

INVITATION À LA *ZRINYIADE* PRÉAMBULE À UNE TRADUCTION

JEAN-LOUIS VALLIN

Université du Littoral, Côte d'Opale
France

Faute d'une traduction intégrale, l'œuvre majeure de Zrínyi, qui exalte les glorieux défenseurs de Szigetvár en 1566, reste méconnue des lecteurs français alors qu'elle mérite de figurer parmi les plus grands textes de la littérature baroque européenne. L'article, dans une première partie, expose les deux aspects de la *Zrinyiade*. Loin d'être seulement une composition digne de rivaliser avec l'*Énéide* et la *Jérusalem délivrée*, avec laquelle surtout s'impose le parallèle, la *Zrinyiade* est encore une œuvre d'actualité, aux résonances personnelles, dans laquelle l'auteur, qui se définit plus comme guerrier que comme poète, annonce les thèmes qu'il développera dans ses écrits politiques et militaires ultérieurs consacrés à la menée de la guerre contre les Turcs. La seconde partie fixe les objectifs d'une traduction acceptable : fidélité au sens et au caractère du texte, dans un rythme d'alexandrin débarrassé de la contrainte de la rime. La structure propre de la langue hongroise, avec des exemples empruntés à la morphologie nominale et verbale, accroît la difficulté d'une traduction en français, qui n'en reste pas moins nécessaire.

Mots-clefs : Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, Soliman, empire turc, Virgile, *Énéide*, Le Tasse, *Jérusalem délivrée*, Ovide, *Métamorphoses*, baroque, imitation, invention, passif verbal

Une œuvre majeure de la littérature européenne

Dans les années 1646–1648, Miklós Zrínyi (1620–1664), après quelques idylles amoureuses inspirées des poètes baroques italiens, compose une épopée en 15 chants dans laquelle il exalte la défense héroïque de la ville de Szigetvár assurée par son arrière-grand-père, également nommé Miklós Zrínyi (1508-1566), contre l'armée turque de Soliman le Magnifique, qui y trouve la mort avant la fin du siège. Ce long poème de quelque 6300 vers est publié à Vienne en 1651. On le désigne soit en latin, *Obsidio Szigetiana* (« le Siège de Sziget »), soit en hongrois, *Szigeti veszedelem* (« Le Péril de Sziget »), soit encore comme la *Zrinyiade*, sur le modèle de l'*Illiade*. Je retiendrai ce nom pour tout ce qu'il comporte de références implicites.

La *Zrinyiade* est la dernière épopée en date de la littérature baroque européenne : épopée familiale, puisque Zrínyi le poète y chante les exploits de son bisaïeul Zrínyi le héros ; épopée nationale avec le combat acharné des Hongrois et des Croates contre l’envahisseur turc ; épopée chrétienne, très résolument, où l’on voit les défenseurs de Szigetvár consentir à la mort et obtenir ainsi la palme du martyr et la rédemption de la Hongrie. C’est une œuvre majeure qui mérite d’être lue et reconnue à l’égal de la *Jérusalem délivrée* (1575) du Tasse (Torquato Tasso, 1544–1595), avec laquelle elle a des points communs, et qu’elle dépasse encore par sa portée. Car l’auteur, loin d’être un poète de cour, fut lui-même en son temps un des grands capitaines dans la guerre contre les Turcs. La *Zrinyiade* s’enrichit d’une double lecture : non seulement elle magnifie le souvenir des glorieux ancêtres, mais elle définit encore les principes nécessaires à la menée de la guerre de libération du pays, tels que Zrínyi les développera dans ses traités politiques et militaires ultérieurs.

Or, dans le public français, qui connaît aujourd’hui la *Zrinyiade* ? Il n’en existe aucune traduction complète en français, seulement quelques extraits – assez mal rendus, d’ailleurs – dans des anthologies de la poésie hongroise.¹ Les dictionnaires ou histoires de la littérature édités en France expédient Zrínyi en quelques lignes, l’ignorent ou consignent des erreurs manifestes. *L’Histoire des Littératures* dans l’*Encyclopédie de la Pléiade*² consacre deux lignes à « Nicolas de Zrinyi, auteur de la première épopée magyare, la *Zrinyiade* (influencée par le Tasse) » et commet une erreur de vingt ans sur la date du siège de Szigetvár. Le *Dictionnaire des auteurs*³ note que le poème fut d’abord « écrit en latin et traduit en hongrois en 1651 » – erreur due sans doute au titre latin d’origine. Une *Anthologie des littératures européennes du XI^e au XX^e siècle*⁴ l’omet tout simplement dans son chapitre sur la poésie épique baroque.

Cette ignorance à l’égard de l’auteur le plus marquant du XVII^e siècle hongrois est à l’origine du travail de traduction entrepris. Parvenu environ au tiers de l’ouvrage, j’en présente ici un premier aperçu, afin de dégager quelques thèmes caractéristiques du poème, de justifier les principes de traduction sur lesquels je me fonde et de noter les difficultés rencontrées.

L’exorde de la *Zrinyiade*. Principes de traduction

L’exorde de la *Zrinyiade* exprime le renoncement aux poésies légères propres à la jeunesse. L’œuvre entreprise exaltera la lutte d’un héros solitaire et audacieux contre le puissant sultan Soliman, terreur de l’Europe. Le nom de ce héros n’apparaîtra qu’à la strophe 60 du deuxième chant.

*Én az ki azelőtt iffiu elmével
Játszottam szerelemnek édes versével,
Küszködtem Viola kegyetlenségével:
Mastan immár Mársnak hangassabb versével*

*Fegyvert, s vitézt éneklek, török hatalmát
Ki meg merte várni Szulimán haragját,
Ama nagy Szulimánnak hatalmas karját,
Az kinek Europa rettegte szablyáját. [I, 1–2]*

Je traduis :

Moi, qui naguère encore, dans ma jeune insouciance,
M'enjouais à chanter les douceurs de l'amour,
Moi, qui de Viola combattais l'inclémence,
Désormais, c'est à Mars qu'à voix haute je chante

Les armes et le héros qui, face au Turc puissant,
Osa de Soliman provoquer la fureur,
Défier le bras puissant de ce grand Soliman,
Qui de son sabre épouvantait l'Europe.

Ce début rappelle immanquablement les premiers vers de l'*Énéide*.⁵ Il faut toutefois noter que, si l'on y retrouve textuellement le fameux *Arma virumque cano* de Virgile, celui-ci n'a pas écrit de poésies amoureuses. En l'occurrence, Zrínyi fait plutôt penser à Ovide, qui abandonna la poésie galante des *Amours* pour consacrer sa maturité à un genre plus sérieux avec les *Métamorphoses* et *Les Fastes*. Ce rapprochement avec Ovide n'est pas gratuit, quand on pense que la *Zrinyiade* comprend 15 chants, comme les *Métamorphoses*, et s'achève par la même certitude orgueilleuse du poète de laisser une œuvre impérissable.⁶

Pour la forme, on note qu'il s'agit chez Zrínyi de dodécasyllabes – improprement des alexandrins, car il n'y a pas de césure régulière à l'hémistiche –, groupés en quatrains monorimes, forme strophique ancienne et très répandue dans la poésie hongroise.

Les mots à la rime portent le plus souvent une même marque casuelle ou verbale. Ainsi, pour la première strophe, la désinence du sociatif-comitativ *-val / -vel* : *elmével*, *versével*, *kegyetlenségével*, *versével*. Dans la deuxième, la marque de la possessivation suivie de la désinence d'accusatif : *-át / -ját* : *hatalmát*, *haragját*, *karját*, *szablyáját*. Il y a là pour le poète une facilité qu'offre la morphologie de la langue hongroise. Le français ne possède pas ce système de marques casuelles ou verbales. En pareil cas, vouloir à tout prix restituer une rime dans la traduction française est illusoire et ne peut se faire qu'au prix de contorsions ou au détriment de la fidélité au texte. Ainsi, la traduction que propose Guillevic⁷ pour ces deux quatrains est-elle particulièrement malheureuse. Je la cite :

Or donc, moi qui naguère, aux jours de ma jeunesse,
M'enjouais de chansons vibrantes d'allégresse,
Louais l'amour, et Violette ma maîtresse,
Maintenant plein d'ardeur pour Mars et les prouesses;

Ce sont les armes que je chante et l'homme grand
Qui jadis a dompté l'empereur ottoman,
Gigantesque fléau venu sur nos arpens,
Le terrible tyran du nom de Soliman.

Certes, on peut apprécier le métier du rimeur, mais le sens en est altéré jusqu'au contresens. L'intraitable, l'inclémente (*kegyetlen*) Viola, à savoir Mária Eusebia Draskovich, de grande famille croate, que Zrínyi épousa en février 1646 au terme d'une longue cour, se trouve ravalée au rang de maîtresse répondant au petit nom de Violette! L'Europe menacée du sabre du sultan disparaît totalement : or, c'est tout l'enjeu du combat. Et que dire du « Or donc », interjection désuète dans sa forme et d'un ton cavalier inapproprié ? Que dire des « arpens », élégance littéraire bonne à attraper la rime? Il me paraît qu'une telle version n'est pas propre à servir le texte, qu'elle le trahit ou le dénature au contraire. Le but de toute traduction n'est-il pas d'abord de rendre au mieux le sens du texte, de restituer sinon la syntaxe de la phrase – difficile pour des langues de structures si différentes que le hongrois et le français –, du moins la distribution des éléments informatifs de la phrase, de respecter pour le moins le registre de langue, et, puisqu'il s'agit de poésie, de recréer un rythme adéquat, qui scande le discours à la manière du texte d'origine. La rime n'est en l'affaire qu'un élément accessoire. Si elle se présente, tant mieux; mais il ne convient pas de s'y asservir.⁸

La *Zrinyiade* entre traduction et invention

A côté du grand modèle latin, Zrínyi a encore une connaissance de la poésie italienne de son temps et s'inscrit résolument dans leur continuité. On en a d'emblée un exemple dans cette invocation à la muse, en la personne de la Vierge Marie. [Texte hongrois en fin d'article]

Muse, dont la couronne n'est pas de laurier vert,
Ni d'un faible rameau tombant en pourriture,
Qui portes pour couronne un bandeau de lumière,
Les étoiles du ciel, la lune, un beau soleil,

Toi, qui es vierge et mère, et toi qui enfantas
Ton Seigneur – qui était de toute éternité –
Ce fils que tu adores, ton Dieu, ton Souverain,
Reine de sainteté, j'invoque ta clémence.

Rends ma plume assez forte pour dire, tel qu'il fut,
Le brave qui mourut au nom de ton saint Fils,
En méprisant le monde qui le comblait de biens ;
Ainsi, son âme vit quand son corps est défunt.

Accorde que son nom, qui vit dans nos mémoires,
Voie sa gloire s'étendre sous la marche du jour ;
Que ces chiens de païens le sachent : Qui craint Dieu
Ne connaît pas la mort mais la vie éternelle.⁹ [I. 3–6]

Le rapprochement avec le prologue de la *Jérusalem délivrée* s'impose.

Ô toi, Muse, qui n'as point sur l'Hélicon
Voulu ceindre ton front de lauriers périssables,
Mais qui portes au ciel, dans les chœurs bienheureux,
Une couronne d'or d'étoiles immortelles,
Veuille insuffler en moi de célestes ardeurs,
Veuille éclairer mon chant et veuille pardonner
Que sur la vérité je brode des parures,
Que j'ajoute en mes vers des ornements aux tiens.¹⁰ [I. v. 9–16]

Zrínyi emprunte l'image de la Vierge couronnée d'étoiles en lieu et place du laurier périssable de la muse païenne. Mais son attitude est bien différente de celle du Tasse. Ce dernier reprend à son compte l'antique image du poète inspiré, mû d'une ardeur divine. Tout au plus réclame-t-il pour lui-même la liberté d'édulcorer les faits afin de flatter le goût du public. Zrínyi s'éloigne de ce modèle par son exigence de vérité; il ne demande à la Vierge que la force nécessaire pour rapporter les faits déjà notoires et illustres. Pas d'allégeance chez lui non plus, là où le Tasse s'égarait dans un éloge à son protecteur, Alphonse II d'Este, duc de Ferrare, comme on le lit un peu plus loin:

Et toi, ô magnanime Alphonse, qui m'arraches
A la fureur de la fortune et au port guides
Le pèlerin errant que je suis (.../...)¹¹ [I. v. 25–27]

Zrínyi, au contraire, va droit à son sujet, sans excursus, et sa seule dédicace, en exergue, s'adresse « à la noblesse hongroise », avec le souhait que, Dieu aidant, il puisse lui offrir jusqu'à la dernière goutte de son sang.¹²

Du reste, tout ce premier chant révèle bien la part d'imitation et d'invention chez Zrínyi. Il emprunte à ses illustres devanciers des situations et des motifs et les organise en un tout cohérent d'une grande vigueur et d'une grande efficacité. Ainsi, la première scène de la *Zrinyiade* montre le Seigneur tout puissant, promenant du haut du ciel son regard sur la terre des hommes. A ses côtes se tient l'archange saint Michel. Au spectacle des Hongrois qui « foulent aux pieds la belle foi chrétienne / Et se laissent gagner à d'autres religions », le Seigneur laisse éclater sa co-

lère. Ne les a-t-il pas toujours guidés et secourus, comme il le fit jadis du peuple juif ?¹³

De Scythie, je te dis, je les ai fait sortir,
Comme le peuple hébreu autrefois de l’Egypte,
Et de mon bras puissant j’ai vaincu des nations,
J’ai ruiné, j’ai détruit partout leurs ennemis.

En Pannonie, où coulent et le miel et le lait,
C’est là que je leur fis établir la Hongrie,
Et je les ai bénis en toutes circonstances,
Et, dans toutes leurs œuvres, exaucés, secourus. (.../...)

Mais, pour tant de faveurs – ah ! c’est pénible à dire,
Ces ingrats ont osé me renier, hélas !
Sans aucune vergogne, ils trahissent leur Dieu
Et s’abaissent aux pires vilénies contre moi.¹⁴ [I. 14–15, 18]

Il ordonne alors à l’archange d’aller délivrer de l’enfer la pire des furies pour qu’elle s’envole jusqu’à Constantinople, qu’elle pénètre l’âme du sultan Soliman et attise sa haine contre les Hongrois.

Les Turcs seront l’instrument de sa vengeance, le « fléau de Dieu », et qu’importent les souffrances de son peuple, tant qu’il ne sera pas revenu à la vraie pratique. En vain l’archange essaie-t-il d’obtenir son indulgence pour les quelques justes qui demeurent en Hongrie. Ils mourront, mais ils acquerront par leur mort l’apaisement et le « rafraîchissement de l’âme ». Suit alors la description de la furie Alecto, prisonnière de l’enfer :

Cent chaînes l’entraient, cent fers la menottaient ;
De la tête lui poussent des serpents qui se nouent ;
Des yeux coule une écume sanglante et venimeuse,
Et son gosier exhale des vapeurs sulfureuses.¹⁵ [I. 29]

D’un vol rapide, elle parvient à Constantinople, s’introduit dans la chambre du sultan endormi, et celui-ci, dans une hallucination, voit le sultan Selim I^{er}, son père, lui reprocher son inaction et l’engager à lancer sur l’heure ses armées contre les Hongrois, affaiblis par la mort de leur roi:

Ne crains pas que personne vienne en aide aux Hongrois,
Car je connais trop bien ces idiots de giaours :
Tant qu’ils ne voient les flammes à leur propre maison,
Aucun ne court éteindre la maison du voisin.

Ne crains rien, je te dis, je serai près de toi,
Et Mahomet le Saint dirigera ton bras.

Enfin, mon fils, un homme, si courageux soit-il,
Doit faire à la fortune la part qui lui revient.¹⁶ [I. 42–43]

La furie, avant de disparaître, lance un serpent « Qui promptement se coule au lit de l'empereur »:

Et, de l'épaule au sein et du sein jusqu'au cœur,
Partout il s'insinue, répandant son venin ;
Et ce cœur dur s'embrace et se tord sous la flamme,
Dans des convulsions de fureur et d'orgueil.¹⁷ [I. 45]

Soliman bondit, hurlant « Aux armes! Aux armes! », convoque en hâte les vizirs et les beys de l'empire et ordonne la mobilisation des armées.

Pour tout ce passage qui expose, dans un enchaînement parfait, l'origine des souffrances de la Hongrie, de la colère primordiale de Dieu jusqu'au déferlement des troupes turques, Zrínyi a emprunté habilement au Tasse et à Virgile. La scène initiale renvoie à la *Jérusalem délivrée*. Au premier chant, le Tasse représentait le Père éternel considérant la terre du haut du ciel, qui « sonde le cœur des capitaines chrétiens » (*Dio spia gl'intimi sensi de' principi cristiani*) :

(.../...) Quand le Père éternel, de son trône sublime,
Qui est dans la partie la plus pure du ciel,
Bien plus loin au-dessus de la voûte étoilée
Que du fond de l'enfer ne le sont les étoiles,
Abaissa ses regards et dans un même instant
Vit d'un seul coup d'œil ce que le monde enferme.
Il embrassa toutes choses, puis en Syrie
Il attacha sa vue sur les princes chrétiens ;
Et avec ce regard, qui fouille jusqu'au fond
Les plus secrets replis des sentiments humains. (.../...)¹⁸ [I. v. 49–59]

Découvrant ainsi que seul Godefroi était animé d'une foi sincère, sans souci de gloire personnelle, il lui envoie l'archange Gabriel pour lui signifier qu'il choisi pour commander l'armée des Francs, avec pour mission de libérer Jérusalem. Mais nous sommes déjà en la septième année de la croisade. L'action, chez le Tasse, démarre *in medias res*. Quant à la furie Alecto, elle vient directement du chant VII de l'*Énéide*. Junon, voyant les vaisseaux troyens remonter le Tibre, entre en colère¹⁹ et fait une dernière tentative pour empêcher l'installation d'Énée dans le Latium et son mariage avec la fille du roi Latinus. Elle descendait aux enfers libérer Alecto afin qu'elle gagne le palais du roi, qu'elle s'insinue au cœur de la reine Amata et excite sa fureur contre ce mariage.

Que m'ont servi la Syrte, et Charybde, et Scylla?
Dans son lit désiré le Tibre les abrite. (.../...)
Elle dit et, terrible, a volé vers la terre;

Des ténèbres d'En Bas, lieu des tristes déesses,
 Vient l'affreuse Alecto, que comblent sombres guerres.
 Pluton même, son père, et ses sœurs du Tartare
 Ont en haine ce monstre à cent faces changeantes,
 Cent horribles aspects, noirs de mille serpents. (.../...)
 De ses sombres cheveux un serpent qu'elle jette
 Sous la robe, profond, entre au cœur de la reine.
 Roulant entre la robe et le sein lisse, il glisse,
 Insensible et secret pour celle qu'il rend ivre. (.../...) ²⁰ [VII. 323–350]

Les mots *harag* (colère), *haragos* (irrité, courroucé) reviennent avec insistance dans le poème, avec près d'une centaine d'occurrences. Dans le même sémantisme, les mots *düh* (furie, rage), *dühös* (furieux), *dühösség* (fureur), *megdühödött* (enragé), caractérisent les Turcs. Il n'est pas jusqu'à l'amour du prince tatar Delimán pour Cumilla qui ne soit chargé de fureur. La passion coupable des deux amants, entretenue par les sortilèges de Cupidon, sera longuement développée au chant XII et connaîtra son aboutissement tragique dans la mort de Cumilla et la folie meurtrière de Delimán. Mais, en face, il y a l'amour fidèle de Barbála pour son époux, le vaillant capitaine hongrois Deli Vid. Barbála, captive turque convertie et baptisée, plutôt que d'attendre en pleurant que lui revienne son mari prisonnier du camp turc, revêt une armure, se jette toute armée au milieu du camp ennemi et fait merveille pour le libérer.²¹ Barbála, avec son bel héroïsme, n'a pourtant pas la séduction de Clorinde, la vierge guerrière de la *Jérusalem délivrée*. C'est que l'amour, en définitive, a une place réduite dans la *Zrinyiade*. Aucune Armide ne vient exercer ses charmes maléfiques sur le camp chrétien. Le poème est empreint de gravité : les personnages, chrétiens ou turcs, sont tout entiers tendus vers l'action, qui s'achève par le combat victorieux des légions célestes contre les démons des enfers et l'apothéose des héros de Sziget.

La comparaison entre Zrínyi et le Tasse ne peut être menée plus longtemps. De l'un à l'autre, la situation, le contexte, l'esprit même dans lequel ils écrivent sont bien différents. Le Tasse écrivait quelque cinq cents ans après l'événement qu'il célébrait, la prise de Jérusalem en 1099, et loin du lieu de l'action. Son épopée est pour une bonne part une œuvre de fiction qui vise essentiellement à plaire. Zrínyi, au contraire, est au contact de la réalité qu'il décrit. Cent ans à peine se sont écoulés depuis le siège de Szigetvár. Les faits qu'il rapporte donnent peu de place à l'invention. Lui-même, au château de Csáktornya (Čakovec, au nord de la Croatie) où il demeure, est exposé aux Turcs, contre lesquels il doit défendre son domaine au moment même où il compose son poème.²² Enfin, comme il le déclare dans son avis au lecteur, il ne fait pas profession de poésie, n'en fait pas son métier, mais prétend avant tout être au service de la nation.²³ Dans les années qui suivent la publication de la *Zrinyiade* (1651), il emploie sa plume à des essais politiques ou militaires, tentant de définir les conditions de l'établissement d'une mo-

narchie nationale hongroise. Dans ce contexte, la *Zrinyiade* prend une autre signification : elle contient en germe l'enseignement des ouvrages ultérieurs, notamment ce qui se trouve dans un pamphlet écrit en 1660, *Az török áfium ellen való orvosság*, « Remède contre le poison turc ». Par ailleurs, l'indifférence affichée au métier de poète et le peu de temps passé à composer son épopée expliquent certaines négligences du texte, la lourdeur ou la faiblesse de l'expression, notamment si l'on compare ce poème à ceux de son contemporain, István Gyöngyösi (1629–1704).

Traduire la *Zrinyiade* : les limites de l'entreprise

Traduire sans trahir ? L'entreprise paraît d'autant plus difficile qu'il s'agit de transposer un poème épique du XVII^e siècle hongrois en un français du XXI^e siècle, lisible et acceptable. Certes, on pourra bien s'efforcer d'en restituer le sens, de recréer un rythme, de rendre perceptible l'ardeur qui anime l'auteur en certains passages particulièrement inspirés, mais la structure de la langue hongroise, d'un côté, les archaïsmes de la *Zrinyiade*, de l'autre, créent des conditions difficiles. Je ne m'intéresserai ici qu'à ce qui découle du principe de dérivation dans la morphologie nominale et verbale.

On sait que l'opposition fondamentale entre la structure du hongrois et celle du français est cette capacité du hongrois à créer par dérivation suffixale (multidétermination le plus souvent) les formes d'un même paradigme nominal ou verbal. Dans le lexique, quelques mots-clés, qui correspondent aux idées forces soutenues à travers l'œuvre, constituent avec leurs dérivés des réseaux sémantiques bien repérables à travers le texte. Le français, qui recourt à des bases lexicales diverses pour un même champ sémantique, n'offre pas la même lisibilité.

Ainsi, une idée force de la *Zrinyiade* est que la bravoure (*vitéség*) à elle seule ne suffit pas, qu'il faut encore que le sort, la fortune (*szerencse*), sourie au combattant. Un premier réseau prend pour base le mot *vitéz*, au sens de « brave », « vaillant », « preux ». Comme adjectif, *vitéz* s'applique indifféremment aux hommes, à leur cœur, à leur bras, aux coups qu'ils assènent, au sang de leurs veines, à leurs armes et leurs chevaux, aux paroles prononcées, aux dépouilles des morts, à l'empire tout entier, etc. Sur la base de *vitéz* sont formés les dérivés *vitéség*, « bravoure », « prouesse », *vitéséges*, « qui fait preuve de bravoure », *vitéségű*, même sens, *vitézűl*, « bravement », *vitézkedik*, « se comporter en brave », *vitézkedés*, « comportement d'un brave, bravoure ». *Vitéz* et ses dérivés présentent plus de trois cents occurrences dans le texte, à propos des chrétiens comme des Turcs, car Zrínyi reconnaît la valeur guerrière de l'ennemi. Par la redondance du mot, l'idée s'impose à travers tout le poème. Mais le français parlera d'un cœur vaillant, d'un sang valeureux, d'un coup hardi, d'un héros intrépide (*vitéségű vitéz*, IV. 45), de

dépouilles héroïques, etc., avec autant de bases lexicales distinctes, dès lors l'effet de redondance disparaît.

En face de *vitéség*, on trouve le mot *szerencse* « fortune », « sort », « chance », « bonheur », selon le contexte. *Szerencse* désigne cette part impondérable du destin qui fait le succès ou l'échec d'une entreprise, c'est le bon ou le mauvais vouloir de Dieu, imprévisible dans l'instant. C'est à la fortune (*szerencse*) que se réfère le sultan Sélim dans le passage cité précédemment : « Un homme, si courageux soit-il, / Doit faire à la fortune la part qui lui revient. » [I. 43]. Ce mot reparaît à plusieurs reprises dans le préambule du chant IV, qui est une réflexion sur l'instabilité (*állhatatlanság*) des choses humaines :

Heureux qui d'un bonheur ne s'enorgueillit pas,
Mais attend sans émoi le revers de fortune;
Dans le bien et le mal instable et versatile,
Nous la voyons sans cesse se jouer des humains.²⁴ [IV. 5]

Zrínyi, le héros de Sziget, vainqueur des Turcs à Siklós, se verra bientôt victime de ce revers de fortune : « Il triomphe aujourd'hui, mais demain nous verrons / La tête du héros enfoncée sur un pieu. »²⁵ Et Zrínyi, le poète, ajoute pour lui-même ces constatations amères : « De moi aussi, souvent, la fortune se joue, / En m'offrant tour à tour douceur et amertume. »²⁶ *Szerencse* a pour dérivés : *szerencsés*, « heureux », « chanceux », *szerencsésen*, « avec chance », *szerencsétlen*, « malheureux », « infortuné », *szerencsétlenség*, « infortune », « malheur », *szerencsétetni*, « exposer », « hasarder ». *Vitéség* et *szerencse*, « bravoure » et « fortune », deux mots-clés du texte, résument bien la *Zrinyiade* toute entière, un combat héroïque d'hommes dont l'issue est entre les mains de Dieu – ici présent sous l'allégorie païenne de la fortune.

Une autre opposition sémantique apparaît, entre *kegyelem*, « grâce », « miséricorde », « clémence », et son antonyme *kegyetlenség*, « cruauté », « férocité », « inhumanité », dérivé du précédent. *Kegyelem* et *kegyetlenség* définissent l'antagonisme entre les deux héros de l'épopée. Zrínyi est celui « qui a pour les vaincus un regard de clémence », *Mely meggyőzöttetre kegyelemmel néz*. [IV. 45]. Soliman, au contraire, se caractérise par sa cruauté : « Mais, si la cruauté n'avait place en son cœur, / Chez les chrétiens peut-être il serait le plus grand », *Ha kegyetlenség szüvében jelt nem tenne, / Talán keresztyén közt is legnagyobb lenne*. [II. 46]. Les dérivés se répartissent en deux séries antithétiques : *kegyelmes*, « compatissant », *kegyelmesség*, « clémence », « mansuétude » ; *kegyetlen*, « cruel, impitoyable », *kegyetlenül*, « avec cruauté », « sans pitié », *kegyetlenség*, « inclémence », « inhumanité », « cruauté », « férocité », *kegyetlenkedik*, « commettre des atrocités », *elkegyetlenedik*, « s'endurcir, devenir cruel ». Mais, dans la traduction, les exigences du contexte risquent d'effacer l'opposition tranchée, terme à terme, qui apparaît dans le texte d'origine.

Si l'on considère maintenant la traduction, si l'on s'impose en outre des contraintes de formes, la difficulté provient de l'inadéquation entre la longueur des mots hongrois et celle des mots français qui les traduisent. Il n'est pas rare de rencontrer un mot hongrois de cinq ou six syllabes, ou plus encore. Trois mots suffisent pour remplir un vers. Au traducteur de s'adapter, si possible en évitant les clichés et les formules toutes faites.²⁷ Quelques exemples suffiront : *Küszködtem Viola kegyetlenségével*. [I. 1], « Moi, qui de Viola combattais l'inclémence » ; *Látá az magyarnak állhatatlanságát*. [I. 8], « Il voyait les Hongrois coupables d'inconstance. » ; *Gondviseletlenül, csak észik és iszik*. [I. 64] « Il n'a d'autre souci que de manger et boire. » ; *Halld könyörgésemet kegyelmességedből*. [II. 66] « Dans ta grande clémence, écoute mes prières. » ; *Emlekezzetek meg sok vitézségekről*. [III. 43] « Souvenez-vous de tant de hauts faits accomplis. » Et ce vers du chant XV : *Telhetetlenségednek eljűtt órája*. [XV. 98], littéralement « l'heure est venue, qui met fin à ton insatiabilité. »

Ces mots, par leur longueur, par leur poids dans le vers, donnent à la phrase hongroise une densité que ne peut avoir la phrase française qui semble se diluer en unités brèves. Par ailleurs, la sonorité du vers hongrois du fait de l'harmonie vocale – une série de voyelles de même timbre dans *kegyetlenségével*, *kegyelmességedből*, *telhetetlenségednek*, *állhatatlanságát* –, reste étrangère à la traduction française. La perception ne peut être la même.

Un point particulier où la langue de la *Zrinyiade* affiche son archaïsme concerne les nombreuses formes de passif verbal qui s'y rencontrent. Le verbe hongrois n'a plus aujourd'hui de forme passive, sinon dans quelques expressions figées : *Közhirré tétetik, hogy...*, « Il est porté à la connaissance du public que... », *Megadatott neki, hogy még egyszer lássa a tengert*, « Il lui a été donné de revoir une dernière fois la mer. »²⁸ En l'occurrence, la langue recourt à un suffixe *-atik / -etik / -tatik / -tetik*, où l'on reconnaît le suffixe factitif *-at / -et / -tat / -tet*, suivi de *-ik*, « suffixe d'introversion ».²⁹ Dans cet emploi, qui n'est plus qu'une survivance, le verbe au passif n'a pas de complément d'agent exprimé.

Chez Zrínyi, les passifs se présentent diversement, avec ou sans réduplication du suffixe *-at / -et / -tat / -tet*, avec ou sans agent exprimé. Les formes les plus simples (un seul suffixe, pas d'agent exprimé) sont représentées par les exemples suivants : *Adatik önéki tágos és széles út* [III. 102], « un large passage lui est donné » ; *Az seregek között ezek hordoztatnak* [IV. 20], « ceux-là sont emportés au milieu de troupes ». On pourrait tout aussi bien traduire : « On lui ouvre un large passage » ; « On emporte ceux-là... » La même forme verbale peut s'accompagner d'un complément d'agent, qui porte alors la marque d'ablatif *-tól / -től / -től (-tűl)*, comme dans les exemples : *Nem-é én tetűled csináltattam földből?* [II. 67], « n'ai-je pas été formé par toi (*tetűled*) à partir de la terre? » ; *Istentül ostorért mert űk hagyattanak* [I. 93], « parce qu'ils avaient été laissés (en vie) par Dieu (*Istentül*) pour lui servir de fléau ». On pourrait traduire : « Ne m'as-tu pas formé de

terre? » ; « parce que Dieu les avait laissés en vie... » La difficulté se présente quand il y a reduplication du suffixe *-at / -et / -tat / -tet*. Des formes telles que *ront-at-tat-ának* (*Igy rontattának tülem mamalukok*, I. 37), *hány-at-tat-nak* (*Mint törött hajó szélkül, úgy hányattanak*, I. 56), *vony-at-tat-unk* (*Onnan is lábunknál fogva vonyattatunk*, III. 15), *megöl-et-tet-el* (*Megölettel Zrini kezétül*, III. 85), supposent deux agents de l'action, ou plutôt l'agent proprement dit exprimé à l'ablatif (*tülem*, I. 37 ; *szélkül*, I. 56 ; *Zrini kezétül*, III. 85), et un instigateur de l'action, qui n'apparaît pas explicitement. Le moyen de rendre cela est d'utiliser le tour réfléchi français « se faire + infinitif », dans lequel le sujet du verbe, qui est proprement le patient de l'action, est – à son corps défendant l'instigateur de l'action : « Les mamelouks se sont fait tuer par moi », I. 67 ; « les passagers se font balloter par le vent comme un navire brisé », I. 56 ; « Nous nous faisons emporter de là par les pieds », III. 15 ; « Tu te fais tuer de la main de Zrínyi », III. 85. Mais, encore une fois, l'écart est grand entre la forme analytique du français et la forme synthétique, compacte du hongrois.

Les exemples qui précèdent montrent les limites d'une traduction : densité des mots, sonorités, état de la langue, il est assurément périlleux de transposer la *Zrínyiade* en français moderne. Mais il reste que Zrínyi est injustement méconnu des lecteurs français et que l'entreprise mérite d'être tentée.

Bibliographie

- Jacques Bersani *et al.*, *Anthologie des littératures européennes du XI^e au XX^e siècle*, Paris, 1995, Ed. Hachette.
- Danielle Boillet *et al.*, *Anthologie bilingue de la poésie italienne*, Ed. Gallimard, Coll. « La Pléiade », Paris, 1994.
- Jean-Pierre Chausserie-Laprée, *Œuvres complètes de Virgile*, traduites du latin par J.-P. Chausserie-Laprée, Tome 1, *L'Énéide*, Paris, 1993, Ed. La Différence.
- Ladislas Gara, *Anthologie de la Poésie hongroise du XII^e siècle à nos jours*, Paris, 1962, Ed. du Seuil.
- Tibor Klaniczay, *Pages choisies de la littérature hongroise, des origines à la fin du XVIII^e siècle*, Budapest, 1981, Corvina Kiadó.
- Sándor Iván Kovács et Péter Kulcsár, *Zrínyi Miklós, Szigeti veszedelem, Az török áfium ellen való orvosság*, Budapest, 2005, Európa Könyvkiadó.
- Robert Laffont et Valentino Bompiani, *Dictionnaire des auteurs*, Coll. « Bouquins », Paris, 1986, Ed. Laffont.
- Lajos Nyéki, *Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui*, Paris, 1988, Ed. Ophrys.
- Raymond Queneau (directeur), *Histoire des littératures*, Tome II, *Littératures occidentales*, Coll. « La Pléiade », Paris, 1968, Ed. Gallimard.
- Thomas Szende et Georges Kassai, *Grammaire fondamentale du hongrois*, Paris, 2001, Ed. Langues & Mondes – L'Asiathèque.

Notes

- ¹ Gara, *Anthologie de la Poésie hongroise* ; Klaniczay, *Pages choisies de la littérature hongroise, des origines à la fin du XVIII^e siècle*.
² Queneau, Tome II, *Littératures occidentales*, p. 1415
³ Laffont–Bompiani, Tome IV, pp. 745–746.
⁴ Bersani, *Anthologie des littératures européennes*.
⁵ Curieusement, la plupart des éditions de Virgile suppriment les quatre premiers vers. Je les rappelle ici, puisque de toute évidence Zrínyi les avait sous les yeux :

*Ille ego qui quondam gracili modulatus auena
 Carmen et egressus siluis uicina cœgi.
 Ut quamuis auido parerent arua colono,
 Gratum opus agricolis, at nunc horrentia Martis.
 Arma uirumque cano, Troiae qui primus ab oris ...* La suite est connue.

- ⁶ Rapprocher la péroraison de la *Zrínyiade* : *Véghöz vittem immár nagyhirű munkámat, / Melyet irigy üdő, sem tűz el nem bonthat*, avec l'épilogue des *Métamorphoses* : *Iamque opus exegi quod nec Iouis ira nec ignis / Nec poterit ferrum nec edax abolere vetustas*.
⁷ Gara, p. 78.
⁸ On me permettra de citer Verlaine : *Ô qui dira les torts de la rime ...* (Art poétique, dans « Jadis et Naguère »)
⁹ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, I. 3–6 :

*Musa! te, ki nem rothadó zöld laurusbul
 Viseled koszorudat, sem gyöngye ágbul,
 Hanem fényes mennyei szent csillagokbul,
 Van kötve koronád holdbol és szép napbul;*

*Te, ki szűz Anya vagy, és szülted Uradat,
 Az ki örökkén volt, s imádod fiadat
 Ugy, mint Istenedet és nagy monárchadat:
 Szentséges királyné! hívom irgalmadat.*

*Adj pennámnak erőt, úgy irhassak mint volt,
 Arrol, ki fiad szent nevéért bátran holt,
 Megvetvén világot, kiben sok java volt;
 Kiért él szent lelke, ha teste meg is holt.*

*Engedd meg, hogy neve, mely mast is köztünk él,
 Bűvüljön jó hire, valahól nap jár-kél,
 Lássák pogány ebek: az ki Istentől fél,
 Soha meg nem halhat, hanem örökkén él.*

- ¹⁰ Boillet, p. 675.
¹¹ Boillet, p. 677.
¹² En exergue : *Dedicálom ezt az munkámat / Magyar nemességnek, / Adja Isten, hogy véretem / Utolsó csöppig hasznossan / Néki dedicálhassam.*

¹³ Cette comparaison des errances et des malheurs du peuple hongrois avec le sort du peuple hébreu est un thème constant de la prédication religieuse du temps.

¹⁴ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, I. 14–15, 18 :

*Scitiából, azt mondom, kihoztam őket,
Miként Egyiptusból az zsidó népeket,
Hatalmas karommal verém nemzeteket,
Mindenütt rontám, vesztém ellenségeket.*

*Téjjel-mézzel folyó szép Pannoniában,
Megtelepítém őket Magyarországon,
És meg is áldám minden állapotjában,
Meghallgatám, segítém minden dolgokban;*

*De ők ennyi jókért, ah, nehéz mondani!
Ah, háládatlanok, és merték elhadni,
Nem szégyenlik Isteneiket elárulni,
Ellenemre minden gonoszban merülni.*

¹⁵ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, I. 29 :

*Száz láncsal van kötve, száz belincs az kezén,
Kígyókból áll haja, s kötelöznek fején,
Véres mérges tajték foly ki az két szemén,
Dohos kénkúpára jön ki rút géégjén.*

¹⁶ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, I. 42–43 :

*Ne félj, hogy segítse senki magyarokat,
Mert jól esmerem én bolond kaurokat,
Míg nem látják égni magok házokat,
Nem segíti senki meg szomszéd házokat.*

*Ne félj, mert lám, mondom, én lészek melletted,
Az szent Mahomet is vezeti kezedet.
Osztán, édes fiam, az vitéz embernek
Kell valamit engedni az szerencsének.*

¹⁷ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, I. 45 :

*Válláról mellyére, mellyérül szivében,
Valamerre csusz el, mindent hágy méregben;
Gyújtja kemény szüvét s hagyja lángos tűzben,
Haragban hentergeni és kevélységben.*

¹⁸ Boillet, p. 677 et 679.

¹⁹ La colère de Junon contre les Troyens joue le même rôle que la colère de Dieu contre les Hongrois. Du reste, Zrínyi compare la situation de Sziget assiégée à celle de Troie. Son héros est désigné comme « l'Hector de Sziget » (*Szigetnek Hectora*), en X. 94 et XV. 16.

²⁰ Chausserie-Laprée, pp. 321–323.

- ²¹ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, XIII. 1–30.
²² Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, début du chant IX : *Engemet penig, midőn irom ezeket, / Mars haragos dobja s trombita felzörget. / Ihon hoz házamban füstölgő üszöget / Kanizsai török; óltanom kell eztet.*
²³ Zrínyi, Az olvasónak : *az én professiom avagy mesterségem nem az poesis, hanem nagyobb s jobb országunk szolgálatjára annál (.../...).*
²⁴ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, IV. 5–7 :

*Boldog, az ki jóban el nem bizza magát,
 De kész szüvel várja szerencse forgását;
 Mind jön, mind gonoszon álhatatlanságát,
 Látjuk szerencsének sokféle játékját.*

- ²⁵ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, IV. 6 : *Ma az törökökön nagy győzödelme van, / Holnap vitéz fejét meglátjuk karófán.*
²⁶ Zrínyi, *Szigeti veszedelem*, IV. 11 : *Szerencse énelem is gyakorta mulat. / Mind édesset, keserűt egyveránt mutat.*
²⁷ Exemples de formules convenues et de redondances relevées dans la traduction de L. Podör et A.-M. De Backer: *Ne risque point ici honneur et renommée* (16) ; *Ainsi notre sultan, puissant et tutélaire* (24) / *A-t-il tourné vers lui courroux et cimenterre* (24) ; *Il accorde son luth qu'il frôle avec amour* (31) ; *Il chante alors ainsi, fier et doux tour à tour* (31), dans Klaniczay, *Pages choisies de la littérature hongroise.*
²⁸ Exemples empruntés à Szende–Kassai, p. 197.
²⁹ Nyéki, p. 148.